



Réception de Marie-Claire Blais

DISCOURS DE LILIANE WOUTERS
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 8 MAI 1993

Vous êtes, Madame, le premier écrivain québécois appelé à siéger dans cette Compagnie qui, dès sa fondation, voici bientôt trois-quarts de siècle, avait souhaité la présence d'un auteur francophone d'Outre-Atlantique. En 1922 elle élisait votre compatriote l'économiste Édouard Montpetit, grande figure de l'Université et, surtout, éminent ambassadeur intellectuel d'une entité qu'en dépit des « arpents de neige » de Voltaire, nous nous obstinions à appeler Canada français.

Ouverte à toute la francophonie, notre Académie l'est aussi aux femmes. Grâce à quoi nous avons compté parmi nous, notamment, Colette, Anna de Noailles et Marguerite Yourcenar. Sans oublier notre chère Suzanne Lilar, récemment disparue. Ni l'essayiste au nom prestigieux dont vous occupez désormais le fauteuil.

À une époque où l'Atlantique se franchit d'un coup d'aile, où les rues Sainte-Catherine et Saint-Denis nous sont devenues presque aussi familières que les boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, où les chansons de Gilles Vigneault et de Robert Charlebois font écho à celles de Georges Brassens et de Jacques Brel, il était temps de souligner les liens privilégiés des auteurs francophones de Belgique avec leurs cousins du Québec. Que cet auteur fût une femme allait de soi. Ne venez-vous pas d'une région où notre sexe mit autant d'énergie à se libérer qu'il avait mis de courage à endurer ? Ne remplacez-vous pas dans cette assemblée une

grande dame du Vieux Pays ? Vous, l'anti-Maria Chapdelaine issue des forces vives du Nouveau Continent.

J'ai eu l'occasion de le dire, ici même, voici quelques années je ne crois pas au hasard. Moins que jamais en étudiant votre démarche et votre itinéraire. Nous qui cherchions un auteur québécois de la plus belle eau, assez ancré dans ses racines pour représenter parmi nous la Belle Province, assez ouvert pour nous présenter un profil charismatique, assez nomade pour que ses pérégrinations le ramènent quelquefois à nos séances, assez jeune pour que nous puissions espérer l'y voir encore longtemps, nous ne pouvions mieux choisir qu'en vous élisant.

Vous naissez à Québec le 5 octobre 1939, la veille du jour où Staline et Hitler se partagent la Pologne, un mois après le début de cette longue épreuve qu'une ironie de la langue baptise tout d'abord « drôle de guerre », l'année où Nathalie Sarraute publie *Tropismes*, T. S. Eliot *La réunion de famille* et James Joyce *Finnegans Wake*, celle où Marcel Carné nous donne *Le jour se lève*, André Malraux *L'espoir*, où, sur une musique de Prokofiev, Eisenstein réalise *Alexandre Nevsky*, où Giraudoux fait jouer *Ondine*, où Chagall peint *Les mariés de la tour Eiffel* ; l'année où Lise Meitner et Otto Hahn réalisent la fission de l'uranium, celle où meurent Sigmund Freud, Pie XI et la stigmatisée Thérèse Neumann.

J'imagine que la disparition de ces deux derniers fit couler plus de larmes dans le Québec de 1939 que celle du père de la psychanalyse. Un Québec dont nous ne savions pas que les myrtilles s'y nomment bleuets, les sapins épinettes, les mouches noires brûlots. Qu'on y jase, qu'on y sacre, qu'on y tombe en amour, qu'on y prend des brosses. Qu'on y trouve une Baie des Chaleurs, une Anse-Pleureuse, un Cap-aux-Oies, une Rivière-du-Loup, un Mont Laurier. Un Québec alors si éloigné de nous que, lors d'un voyage officiel à Montréal, le raisin belge présenté à Leurs Majestés britanniques fait figure d'exotisme. Un Québec dont nous ignorions que, deux ou trois mètres de neige en plus, ses bourgs et ses villages ressemblaient assez à ceux des Flandres ou de l'Ardenne : omnipotence du clergé, pullulement des bouches à nourrir, clichés et clochers, minables et notables, dévotion et déréliction.

Un Québec dont la plus ancienne cité, sa capitale, vous voit ouvrir les yeux, dans un de ses quartiers populaires, Saint Fidèle, au cœur de l'été des Indiens. Car vous avez choisi pour naître cette cinquième saison particulière à vos climats, cette

si brève période où le soleil, pris de remords, fait reculer les premiers froids, où la lumière se patine de regrets, où les forêts d'érables saignent tout leur sang. Est-il plus belle époque pour venir au monde sur les bords du Saint-Laurent ? Quand je disais que nous voulions élire une vraie Québécoise !

J'ai souvent pensé que l'extraordinaire dynamisme nord-américain était dû, en partie, au fait que chacun, là-bas, descend d'immigrés capables d'avoir franchi le pas : laisser tout derrière soi, traverser l'océan — dans quelles conditions ! —, repartir à zéro. Ce fut le cas de votre branche maternelle, les Nolin, originaires d'Irlande. Aussi de vos ancêtres paternels, ces Blais venus un jour de Normandie, comme d'ailleurs un cinquième des « mangeurs de soupe aux pois ». Vous déclarez ne rien savoir à leur sujet. Blais étant un patronyme dérivé de Blaise, je vous signale en passant que saint Blaise était invoqué par les tailleurs de pierre (profession jadis très courante chez les Normands), les tisseurs et cardeurs de laine, et contre les bêtes farouches. Pour un écrivain au ciseau et au métier aussi éprouvés que les vôtres, tailleurs de pierre et tisseurs de laine offrent une assez belle parenté. Quant aux bêtes farouches... S'il veille encore sur vous, le saint patron de vos ancêtres n'a guère dû chômer. Le sang celte de votre mère y serait-il pour quelque chose ? Les êtres que vous fréquentez, Madame, ne sont pas de tout repos. « Les sauvages sont à notre porte » écrit, à votre propos, Robert Kanters dans un article paru en 1966, où il s'étonne de voir « ce Canada français, que nous croyions si bien aseptisé, profondément atteint ». Quant au dictionnaire Robert, d'entrée de jeu, il nous met en garde : « galerie impitoyable de personnages, effroyable descente aux enfers... » Comment, si fragile, si douce, avez-vous pu enfanter tant de monstres ? Et, mieux encore : nous les rendre pitoyables ? — Qui aurait pu prédire cela, au temps où, sagesse normande et folie irlandaises confondues, vous grandissiez paisiblement, aînée de cinq, dans une famille où simplicité rimait avec dignité, éducation avec affection.

Si leurs moyens sont très modestes, vos parents attachent beaucoup de prix aux études. Grâce à une bourse, ils vous envoient dans un établissement des plus huppés, et des plus renommés pour son enseignement, le couvent Saint Roch, dirigé par les Dames de la Congrégation. De ces religieuses à la « cruelle bonté » vous garderez longtemps le souvenir, évoquant volontiers ces « odeurs de choux et de parloirs, d'avarice, de vernis, de politesse ». Et c'est sans doute à leur école que

vous faites allusion lorsque vous écrivez « tu vois le genre, le latin, le grec, la génuflexion devant la médaille d'honneur ». Nous voyons.

Génuflexion ou pas, entre les manières du beau monde, les sciences exactes et les arts d'agrément, ces Dames dispensent un assez bon cours de littérature. Lisant vos premiers poèmes, l'une d'elles vous encourage même à écrire. Vous ne l'avez pas oubliée — je vous soupçonne d'avoir, sur ce point, une excellente mémoire, et des plus sélectives : elle ne retient que les bienfaits — vous estimez même lui devoir beaucoup et lui rendez hommage dans *Les manuscrits de Pauline Archange* où elle apparaît sous les traits de la grande mathématicienne, Mère Sainte-Alfreda...

À cette époque, vous voulez déjà écrire, vous vous entraînez donc un peu mais vous vous occupez surtout à lire. À côté des auteurs « permis » dont quelques-uns, notamment Simone Weil et Bernanos, vous laisseront une empreinte durable, vous abordez les « défendus », Sartre et Camus, par exemple, mais surtout, rencontre plus personnelle, Lautréamont et Kafka. J'ignore quelle place les Dames de la Congrégation donnaient aux écrivains québécois, mais c'est chez elles que vous découvrirez le merveilleux Émile Nelligan. Les meilleurs lecteurs de ce poète dont toute l'œuvre fut écrite entre quinze et vingt ans ne sont-ils pas les adolescents ? On imagine votre enthousiasme, le même que vous apporterez, plus tard, à lire une Anne Hébert, un Saint-Denys-Garneau. Et vous savez sans doute que, triomphe sans précédent, en 1945, Gabrielle Roy a obtenu le Prix Fémina pour *Bonheur d'occasion*. Le mythe de Maria Chapdelaine en prend un coup. Celui du Canada français ne résistera plus longtemps. Notamment grâce aux auteurs de l'Hexagone, une maison d'édition qui n'a rien d'hexagonal et dont l'un des fondateurs, le poète Gaston Miron déclarera bientôt : « C'est entendu, nous parlons et écrivons en français. (...) Mais nous ne sommes plus français. (...) Nous devons nous trouver davantage, accuser notre différenciation et notre pouvoir d'identification. » Beau programme. Et qui pourrait être le vôtre. Sauf que votre œuvre se fera hors des chapelles et des écoles. Que vous serez seulement vous-même. Ce qui reste encore la meilleure façon d'être authentique.

Retournons au milieu des années cinquante, à la fin de ce que vous appelez « ces ténèbres lucides qui achèvent l'enfance ». Expression superbe. Et combien éclairante. Toute la genèse de votre œuvre est là, dans cet état quasi

somnambulique, tout s'est formé au temps où, prise entre deux forces, l'une « policière, destructrice », et l'autre, « noyée de remords » (...) « les blessures se refermant seules, en silence, ou trop profondes pour être guéries » vous vous écriez : « Combien on aspirait à vivre librement dans l'harmonie d'un corps et d'un esprit heureux. »

Est-ce pour cela qu'à seize ans vous arrêtez vos études ? Ou seulement pour des raisons économiques ? J'y vois plutôt la certitude, encore informulée, mais très profondément inscrite dans votre inconscient, de ne pouvoir mener qu'une vie totalement vouée à l'écriture. En quelque sorte : d'y être acculée.

Pourtant, la chose n'allait pas de soi. « C'était un rêve d'être artiste » direz-vous plus tard. Aussi gagnez-vous votre pain en occupant quelques emplois médiocres, commis dans une fabrique de biscuits, caissière dans une banque, vendeuse. Après le travail, vous suivez des cours de littérature à l'Université Laval. Le soir, vous écrivez. D'abord chez vos parents, ensuite, parce qu'il s'avère impossible de vous isoler parmi vos jeunes frères et sœurs, dans une petite chambre que vous a trouvée le Père Georges-Henri Lévesque. Ce prêtre aux idées progressistes, fondateur de l'École des Sciences sociales à l'Université Laval, se trouve aussi être à la base de la publication de votre premier livre, *La belle bête*, paru en 1959 et qui obtiendra le Prix de la Langue française. Vous avez dix-neuf ans.

Aborder l'ouvrage initial d'un auteur un tiers de siècle après sa publication, alors qu'il a donné une vingtaine de romans, deux recueils de poèmes, des nouvelles, une demi-douzaine de pièces de théâtre, sans compter les œuvres destinées au cinéma ou à la radio, c'est retrouver sur une photo d'adolescent l'ébauche des traits de l'être en pleine maturité. Tout y est contenu, offert, lisible. C'est pourquoi je m'attarde à cette *Belle bête* qui, avant de bondir, a rassemblé votre énergie dans le lyrisme d'une écriture emportée, l'analyse d'un sentiment obsessionnel et ravageur. Le livre entier ne décrit-il pas la montée de la haine d'une jeune fille laide envers son frère, un simple d'esprit dont elle jalouse tellement la perfection physique qu'elle finit par le défigurer ? Ainsi, dès vos débuts, à l'âge où les écrivains aiguisent leurs griffes sur quelque récit plus ou moins autobiographique, vous sortez les vôtres et, partant d'une lutte fratricide, posez le fondement d'une dualité.

Comme le flou du visage adolescent laisse présager les rides futures, votre démarche et vos thèmes favoris sont déjà là : l'innocence bafouée, l'incohérence des adultes, l'amour et la haine, l'humilité et l'orgueil, le ciel et l'enfer, le chagrin et la pitié. Mais ils n'ont rien de flou, ils formeraient plutôt un mélange détonant. Que de remous dut susciter cet amalgame dans un Québec encore si attaché aux valeurs traditionnelles, encore si proche du temps où, selon Pierre de Boisdeffre, le roman tout entier y paraissait écrit par des émules de René Bazin ! Ah ! vous êtes bien de votre époque, à vous lire on pressent ce qui s'appellera Révolution tranquille, les années où toute une société va basculer, se remettre en question, brûler ce que tant de générations ont adoré. Bientôt, l'afficheur hurlera, le couteau sera mis sur la table, l'océantume, dans son élan, emportera les amertumes longuement accumulées, et, par-delà vos deux ou trois mille milliards d'arbres, montera la colère de l'alouette, se dresseront de grands signaux pour les voyants. Mais vous voici aux avant-postes, avec cette *Belle bête* dont certains ont déjà senti quelle force elle dégageait. Que nous en semble, aujourd'hui ? Oui, le récit, parfois, trébuche, l'écriture, quelquefois, boitille un peu, ce n'est pourtant que la soudaine gaucherie de qui s'avance impunément les yeux fermés, avec l'assurance — et l'inconscience — des visionnaires. Du romanesque à l'échevelé, du réalisme au sordide, du tragique au grotesque, il n'y aurait qu'un pas. Miracle : cela tient. D'aucuns évoquent *Le Grand Meaulnes* ou *Les Enfants terribles*. Pour l'atmosphère, le paroxysme, l'entêtement, la violence, la volonté de destruction, je penserais plutôt aux *Hauts-de-Hurlevent*. Il y a du Heatcliff dans votre Isabelle-Marie, les grands espaces qu'elle traverse ne sont pas sans rappeler la lande de Haworth.

Cette première étape franchie, sans laisser à quiconque le temps de se demander de quelle manière vous aborderez le tournant décisif et redouté du deuxième livre, vous faites paraître celui-ci l'année de vos vingt ans, un anniversaire dont, avec Paul Nizan, vous ne permettriez sans doute à personne d'affirmer qu'il marque le plus bel âge de notre existence. Et ce n'est pas *Tête blanche* qui me contredira, *Tête blanche*, l'enfant si blond que ses cheveux paraissent calcinés, l'enfant seul sous le ciel, seul comme le ciel, l'enfant qui déchire les fleurs, tue les oiseaux, décapite le plus beau des jeunes pins, l'enfant « lourd comme un homme » qui craint de préférer le mal au bien. Autant que, dans la *Belle bête*, Isabelle-Marie, *Tête blanche* est habité par des démons. Les siens se nomment

solitude, glaciation, néant. L'affection désinvolte de sa mère, la sollicitude du Professeur Brenner, l'amour de la petite Émilie le réchauffent au passage, il ne s'en retrouve pas moins à l'écart, menacé par le gel intérieur, éprouvant « cette mort plus froide que la mort même, l'indifférence ».

Ce n'est heureusement pas cette dernière qui entoure vos débuts. Grâce à une bourse du Conseil des Arts du Canada, vous passez un an à Paris. Vous y nouez des amitiés, vous y êtes encouragée par des aînés, Gustave Thibon, notamment, et Pasteur Valléry Radot, entre autres, celui de Jeanne Lapointe, professeur à l'Université de Québec. Pour une jeune fille à peine sortie de l'adolescence, qui doit s'intégrer dans un autre milieu social et culturel que celui dont elle est issue, tout en s'affirmant comme écrivain, tout en s'assumant comme femme, avec ses différences d'écrivain, et ses différences de femme, chaque main tendue a le pouvoir d'ôter une pierre du chemin. C'est qu'il n'est pas facile de devenir ce que l'on est, quand on s'appelle Marie-Claire Blais.

Ce premier contact avec l'Ancien Continent, par exemple. Qu'il n'ait pas été seulement bénéfique, qu'il dût représenter un choc, nous pouvons l'imaginer grâce à *Une liaison parisienne*, livre publié longtemps plus tard, après d'autres séjours en France, et qui met en scène un de vos compatriotes, naïf et poète, un peu perdu au cœur de l'intelligentsia la plus subtile et la plus chauvine du monde.

1962 : *Le jour est noir*, troisième roman, l'histoire d'un amour raté, rien que de très banal, s'il ne fallait compter avec votre écriture. Curieux paradoxe : en nous annonçant que *Le jour est noir*, et Dieu sait s'il l'est, vous nous donnez un petit livre déchirant, tout baigné de lumière. À ce propos, j'ai bien envie d'ouvrir une parenthèse, d'en revenir à cette cinquième saison dont la clarté vous accueillit lors de votre arrivée sur terre : alors que, trop souvent, la critique souligne chez vous des aspects morbides, misérabilistes ou dépressifs, même lorsque ces derniers existent, et ils existent, même lorsque la tonalité générale d'une œuvre est sombre, et elle l'est souvent, la lumière, toujours, l'emporte. Dans les blancs, dans les creux, dans le non-dit. Dans une construction qui ménage l'espace. Dans cet espace lui-même. Dans le regard que vous portez sur lui. Dans les mille facettes de ce regard. Dans la variété de votre technique. Si vous étiez peintre, on vous dirait proche du Caravage ou de Georges de La Tour : toutes les zones ténébreuses convergeant vers l'unique, triomphal point de lumière. Et, d'une certaine façon, vous l'êtes,

peintre. Mais surtout : poète. Non seulement parce que la poésie sous-tend chacun de vos livres mais aussi parce qu'elle s'avoue pleinement, encore que timidement, dans deux curieux petits recueils, l'un, *Pays voilés*, paru en 1963, l'autre, *Existences*, en 1964, un ensemble de textes si nus, si purs, qu'on en oublie un peu trop vite qu'ils furent écrits par un auteur de vingt-quatre ans. Émouvante rencontre : c'est un de nos membres les plus éminents, Charles Moeller, qui préface le premier de ces livres, nous conseillant de le lire lentement, parce que comme des prismes, les poèmes y rayonnent d'un éclat silencieux, témoignant d'une présence. Présence de quoi ? De l'âme, mon Dieu, tout simplement de l'âme, « cette petite chose déliée comme le vent, sage, docile, veillant toujours l'incertaine splendeur qui l'habite ». Pour cette incertaine splendeur, même si votre œuvre romanesque la met toujours sous le boisseau, même si le titre du premier de ces recueils, *Pays voilés*, semble prémonitoire et — ô combien — révélateur, parce qu'affleurent là des zones très secrètes, parce que vous les faites miroiter un instant, à travers les prismes qu'évoque notre confrère, je vous déclare, Madame, poète à part entière, et ne serais pas étonnée de vous le voir réaffirmer un jour.

Mais retournons à votre itinéraire. Fin 1963, vos romans ayant éveillé l'intérêt du très influent critique américain Edmond Wilson, il vous fait obtenir une bourse de la Fondation Guggenheim. Installée aux États-Unis, vous y écrivez : *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Paru en 1965, reçu au Québec de manière d'abord assez mitigée, l'ouvrage connaît très vite un destin fulgurant, vous apportant une renommée désormais internationale, en même temps que le Prix Médicis et le Prix France-Québec. Le découvrant à l'époque, plus d'un critique dut faire sienne certaine réflexion d'Henri Brémond à Marie Noël : « ... il faut vous résigner, Mademoiselle, vous avez du génie. » Et c'est bien vrai qu'un seul mot nous vient à l'esprit : chef-d'œuvre. Entre la fable et l'épopée, la charge et le récit lyrique, avec sa langue drue, ses images fortes, sa perversité jubilatoire, sa crudité rabelaisienne, ses particularismes et son universalité, ses blasphèmes et son sens religieux, sa tendresse et sa cruauté, ses maladresses et ses tours de force, avec ses personnages hauts en couleur, dans un contexte québécois dont l'évidence crève les yeux, même si, jamais, vous ne le désignez nommément, comment parler de ce roman traduit en une quinzaine de langues, du néerlandais au japonais, auquel furent consacrés plus de deux mille articles, interviews, livres, recensions en tous genres, dont fut

tiré un film où Germaine Montero tient le rôle principal ? Comment rendre compte de cette famille pléthorique grouillant et copulant sous la férule d'une grand-mère aussi omnipotente que le Dieu qu'elle sert ? C'est Jean le Maigre, l'enfant poète qui meurt de ses poumons pourris. C'est Héloïse, qui passe du couvent au bordel. C'est le Septième qui devient, en ville, voleur professionnel. C'est Pomme qui laisse trois doigts dans une machine. C'est le très ambigu frère Théodule. C'est Mademoiselle Lorgnette, l'institutrice. Et c'est, enfin, Emmanuel. Il naît sans bruit, par un matin d'hiver, à la première page du récit, à la dernière il se soulève pour voir le soleil. Une saison a passé. La mort a fait son œuvre. La vie, pourtant, l'emporte. « L'hiver a été dur, mais le printemps sera meilleur ». Ah ! le beau livre ! Par quel miracle une si jeune femme a-t-elle pu l'écrire ?

Demandons-nous plutôt comment vous avez pu survivre à un pareil exploit. Dépasser le succès est plus aléatoire que d'y atteindre. L'engouement populaire a la mémoire courte et le champ de vision étroit. Nourri de l'apparence, il attire l'attention sur des détails. Les médias se plaisent à souligner votre âge, votre inexpérience des mœurs littéraires, votre aversion des mondanités, votre timidité, votre air craintif. Et si les photos des journaux vous montrent souriante, quoique d'un sourire plutôt crispé, heureuse, — qui ne l'eût pas été, à votre place ? — vous y apparaissez comme en retrait et, — reconnaissons-le franchement — somme toute assez ahurie. Personne ne se dit, qu'après tout, vous pourriez être ailleurs. Ou plutôt : à l'écart de l'anecdote, loin de l'accessoire, plongée dans l'unique réalité, celle de votre monde intérieur. Comme vous l'avez toujours été. Comme vous l'êtes sans doute en ce moment, dans cette salle, parmi nous, devant ce public rassemblé autour de vous, à cause de vous. Quelle grande force, Madame. Celle des Blais, celle du bon sens normand. C'est à cause d'elle, sans doute, que devenue, à vingt-cinq ans, auteur célèbre, vous avez su rester lucide. Vous saviez, d'instinct, que le plus dur restait à faire. Qu'il s'agissait, maintenant, de vous renouveler. De choisir d'autres voies. De témoigner à la fois de constance et de vitalité. La seule question était : comment y parvenir ?

Votre œuvre est là pour nous répondre. Vous n'êtes pas restée dans le sillage d'Emmanuel, vous n'avez pas, non plus, dormi sur vos lauriers. Dès 1966, c'est *L'insoumise*, roman cruellement feutré, impressionniste, voire pointilliste, tout en

délicatesse et déchirures secrètes. Comme si, pour vous remettre d'un grand coup d'éclat, vous vouliez parler à voix basse, avancer à tâtons, dénouer des liens ambigus, effleurer des âmes fragiles. La même année, vous nous donnez *Les voyageurs sacrés* où l'on peut, certes, voir une audacieuse tentative de mélange des genres mais aussi un texte hybride, à la recherche de son identité. Vous garderiez pour cet ouvrage une certaine tendresse que je n'en serais pas surprise. Comme on chérit un enfant à problèmes. Ou mieux : comme un témoin de votre lutte sans relâche avec vous-même et l'écriture. Admirons ce courage. Vous prenez des risques, affrontez des étonnements, utilisez plusieurs registres, osez des formes inédites, ne craignez pas de remettre en question un talent déjà éprouvé. Ainsi *David Sterne*, paru en 1967. Est-ce un roman ? Est-ce un poème ? Il y a quelque chose d'épique dans ce renversement des valeurs chevaleresques, cette lutte perdue d'avance, où les plaies du corps sont devenues celles de l'âme, où la recherche du Graal est remplacée par une fuite sans lustre et sans espoir. Disons-nous que le thème vous hante ? Il se retrouve, en filigrane, dans plusieurs de vos romans, il réapparaît en force au centre d'une œuvre de votre maturité, *Pierre ou La guerre du printemps*, un de vos livres les plus durs, encore une geste nihiliste, encore un adolescent en rupture. Vivant dans une famille qui cultive l'utopie soixante-huitarde, rejetant ses valeurs naïves et généreuses, le jeune garçon n'est façonné que par la violence du monde actuel. Monté sur sa moto comme d'autres sur leur destrier de guerre, dans un contexte de fanatisme, de cruauté, de haine, de sexe, il mène son infernale croisade. Dur constat pour la société. Sujet d'actualité, hélas, et, pour son auteur, combien périlleux. Aussi ne l'abordez-vous pas sous l'angle réaliste. Toujours transcendée par la poésie, votre écriture donne à l'horreur une dimension mythique.

Mais retournons à 1967. C'est aussi l'année où vous faites jouer, à Montréal, au Théâtre du Rideau vert, votre première pièce, *L'exécution*. D'une facture toute classique et d'une grande densité, c'est le récit d'un crime atroce dont l'instigateur, une sorte de mauvais génie, fait porter tout le poids par ses complices. Si l'argument d'un meurtre perpétré pour la sensation n'a rien de neuf, votre façon de le développer est redoutable et, dans la violence glacée du texte, votre sens dramatique apparaît évident. Il semble que, depuis toujours, vous ayez écrit du théâtre. Vous y reviendrez d'ailleurs, à plusieurs reprises, tantôt pour la scène,

tantôt pour la télévision ou la radio. En 1974 : *Fièvres et autres textes dramatiques*. Deux ans plus tard : un volet du collectif *La Nef aux sorcières*, créé au Théâtre du Nouveau Monde, à Montréal. L'année suivante : *L'Océan*, suivi de *Murmures*, créés l'un à la télévision, l'autre à la radio. En 1984 *Sommeil d'hiver*, une pièce lue au Festival d'Avignon. En 1988 *L'île*, créé au Théâtre de l'Eskabel, à Montréal. Une telle continuité dans cette discipline vaut d'être soulignée. Passant avec facilité d'une technique à l'autre, aussi à l'aise dans un domaine que dans l'autre, bien que privilégiant l'un d'eux, loin d'être une romancière qui écrit des pièces, tantôt vous êtes romancière, tantôt vous voilà dramaturge. Si je n'ajoute pas : et poète, c'est que, poète, vous le restez toujours, d'instinct, à travers tout.

Ce n'est pas par hasard que votre première œuvre théâtrale se déroule dans un collège. Mais si vous affirmez de vos ouvrages qu'ils n'ont rien d'autobiographique, comment ne pas trouver un air de famille à certains de leurs personnages ? Pauline Archange, par exemple, figure centrale d'une trilogie qui voit le jour entre 1968 et 1970 dont vous-même précisez qu'elle mène « le combat d'une jeune fille qui veut gagner sa liberté en tant qu'écrivain ». Et cela « dans une société bigote, un monde ignorant où l'on rejette avec violence tout ce qui sort de l'ordinaire ». Pauline rêve d'écrire pour vivre mais aussi pour échapper à la mort. *Vivre vivre*, c'est le titre du second volet de cette éducation plus socio-littéraire que sentimentale. Et le troisième nous annonce d'emblée la couleur : *La traversée des apparences*. Proches de l'atmosphère d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Les manuscrits de Pauline Archange* impliquent davantage leur auteur. J'y vois une sorte de bilan, de mise au point, d'adieu, non pas à la jeunesse — vous venez d'avoir trente ans ! — mais au contexte de celle-ci. Avec *Pauline Archange* qui, soit dit en passant, vous vaut le Prix du Gouverneur général du Canada, vos comptes sont réglés et vos distances prises.

Vous n'en pourrez que mieux, — et davantage — élargir le cercle de vos observations.

Un simple coup d'œil sur l'ensemble de votre œuvre met en lumière une évidence : c'est qu'elle est, avant tout, à l'écoute des humbles, des petits, qu'elle reflète une conscience aiguë de la souffrance humaine, que son profond pessimisme est doublé d'une infinie compassion, de cette pitié lucide et sans limites qui fait écrire à Cioran : « Au jugement dernier, on ne pèsera que les

larmes. » Ainsi êtes-vous très concernée par les minorités, proche des exclus de toute espèce, qu'ils le soient par l'âge, la race ou les goûts sexuels. Ainsi leur lutte contre les pressions — et l'oppression — est-elle vôtre. Vous l'affirmez clairement dans *Le loup*, roman consacré à l'amour des hommes pour les hommes, et dans *Les nuits de l'Underground*, son pendant féminin. Même s'ils nous font évoluer à travers ces bars chauds où le profane se sent agressé, même s'ils sont une peinture très fine de ce milieu, qu'ils présentent avec un naturel désarmant, hors de tout sentiment culpabilisateur, même s'ils dénoncent avant tout l'hypocrisie des Tartufes qui condamnent tout haut ceux dont, secrètement, ils partagent les préférences, plus qu'une étude de mœurs, ces deux romans ont quelque chose du voyage initiatique. À travers un texte épuré, musical, par un autre regard porté sur une différence, ils nous la font lire avec des yeux neufs, dans la liberté chèrement acquise de ceux pour qui l'amour implique, à l'origine, une transgression.

Le thème, d'ailleurs, vous interpelle, et nous le retrouvons, cinq ans plus tard, avec *L'ange de la solitude*, pénétrante plongée au cœur d'un microcosme féminin. Les jeunes femmes aux prénoms de garçons qui y vivent sur une île, au large de la Floride, dans une sorte d'autarcie affective, auraient pu tout aussi bien se rencontrer à Montréal ou ailleurs. Entre l'angoisse de cette fin de siècle et les moyens de l'oublier, création artistique, extases de l'amour et de la drogue, recherches, dérives, de grandes utopies les agitent. N'empêche : dans un paroxysme de sentiments dont la jalousie n'est pas le moindre, tantôt épaulées, tantôt fragilisées par leur promiscuité communautaire où le refuge, trop souvent, devient ghetto, le vrai problème de ces femmes en marge reste celui de chacun d'entre nous : briser la solitude.

Entre-temps, — très exactement en 1976 — vous avez obtenu le Prix Belgique-Canada. Première manifestation publique de l'admiration que vous portent nos compatriotes, avant celle, voici deux ans, de l'attribution du Prix Nessim Habib par notre Compagnie, le jury couronnait à la fois votre talent, votre diversité, votre continuité, et votre apport à la francophonie. N'en êtes-vous pas, de manière aussi forte que discrète, une militante convaincue, enrichissant notre patrimoine commun par une œuvre de portée internationale dont vous n'avez jamais gommé le caractère spécifique ? En témoigne, notamment, *Un joualonnais, sa joualonie*, devenu plus tard *À cœur joual*, titres explicites pour une œuvre à la

langue librement inspirée du savoureux parler québécois. « Vivant, saignant, boueux et jovial » peut-on, à son propos, lire dans *Le Monde*. Et l'auteur de l'article d'ajouter : c'est montréalais. Tout comme il préviendrait : c'est bruxellois. Au pays des ducasses et des kermesses, la truculence de votre *À cour joual* prend un air de famille. Chopines chez vous, demis chez nous, pourvu que la bière soit mousseuse, le sang dans les veines coule vif. Et le doux plaisir convivial du langage aussi. Ainsi l'affirmait notre regretté Joseph Hanse, si attentif aux bonheurs d'expression particuliers à chaque province du domaine francophone. Et de relever avec jubilation la « touche », crayon d'ardoise suisse ou belge, le « tuyau de castor », ce haut-de-forme québécois, et de souligner que nos voisins grands-ducaux font de tout universitaire, voire de tout étudiant, un académicien. Ce qui dut parfois le laisser rêveur, sur cette même scène, en ce même lieu.

Mais le temps passe, Madame, et je m'en voudrais d'évoquer trop brièvement vos œuvres récentes, *L'Exilé*, par exemple, où sont rassemblées neuf nouvelles — nouvelliste, encore une facette, non des moindres, de votre si divers talent d'écrivain — ni, surtout, deux romans : *Le sourd dans la ville*, qui vous vaut une seconde fois le Prix du Gouverneur général, et *Visions d'Anna*, pour lequel vous obtenez le prix de l'Académie française. Et, en 1982, entre la parution de ces deux ouvrages, le Gouvernement du Québec vous décerne pour l'ensemble de votre œuvre, le prix Athanase David, prestigieuse récompense reçue au moment où votre art témoigne de la plus grande maîtrise. Arrêtons-nous à ce *Sourd dans la ville* pour lequel vous auriez, paraît-il, une certaine prédilection. Difficile d'accès, apparemment décousu, en fait construit de manière très cohérente, très sophistiquée — cet adjectif étant pris dans son sens le plus technique — le roman tout entier n'est qu'un unique paragraphe de quelque deux cents pages où l'absence de transitions n'a rien de gratuit : elle donne au livre sa véhémence, son accent fébrile, son impact suffocant. Rien d'expérimental pourtant dans cet ouvrage qui, littéralement, prend à la gorge, et qui pourrait bien être votre roman le plus intense. Intensité aussi dans les *Visions d'Anna*, où reviennent les thèmes obsessionnels d'errance, de dérive, « d'oppression de l'impondérable dans nos vies ». Mais, cette fois, la forme a quelque chose d'onirique, le récit est une succession d'images fugaces soutenues par un rythme régulier, un peu comme les visions du rêve s'appuient sur le souffle impavide du dormeur. Livres ardu, certes,

œuvres d'un auteur en pleine possession de ses moyens, capable d'être virtuose sans pour autant y sacrifier l'émotion. Si dans vos derniers romans nulle concession n'est faite au lecteur, s'il lui faut mériter ces livres, après quelques flottements, quelques tâtonnements, une fois saisi dans la spirale, il s'y laisse emporter, pris de vertige, conscient de n'en pouvoir sortir impunément.

C'est ce même sentiment que nous éprouverons sans doute en lisant votre prochain roman, *Soifs*, auquel, pendant que j'écris ces lignes, vous travaillez peut-être sur cette île de Key West où vous fuyez depuis quelques années les excès de l'hiver montréalais. Sous son beau titre pluriel, je sais que *Soifs*, près du *Sourd dans la ville*, fera parler, dans une même polyphonie, les voix multiples des consciences, et celles, non moins diverses, de la vie, parmi la luxuriance végétale et animale du Tropic, et la présence de l'eau, qui n'est jamais bien loin, tout comme la mort, seule à être plus proche. Je sais que ce travail vous brûle, autant que le soleil du Golfe du Mexique, je sais enfin que votre tâche la plus ardue, dans la solitude sans merci de l'écriture, ce qui vous prend le plus d'énergie et de temps, c'est (je vous cite) « la fusion de la lumière avec les plus pénibles réalités de l'existence ».

Nous y voilà, en une seule phrase vous venez de résumer votre démarche. Vous venez aussi d'en livrer l'essence. Pessimiste et sombre, vous ? Pour ceux qui ne voient dans une œuvre que ses apparences, oui. Mais ceux qui les traversent, ces apparences ? Ceux qui, entre les lignes, lisent ce que peut seul transmettre l'art d'un écrivain ? Le produit de la fusion. Ce que William Blake appellerait « Le monde réel et éternel dont cet univers potager n'est qu'une ombre ». Le grain d'or pur, dans l'incendie des feuilles d'érable, au cœur de l'été des Indiens. Le disque rouge des soirs de Nouvelle-Angleterre. Le disque blanc des petits jours bretons. Le grand brasier des îles tropicales. Le feu inexorable de la création. Ah ! Madame, parce que, telle Virginia Woolf vous refusez de sacrifier quoi que ce soit à la clarté de votre vision, si votre pays vous fit Compagnon de l'Ordre du Canada, j'ai bien envie, en ce moment de vous faire Chevalier de la Lumière.

Dans *Les yeux ouverts* (encore une façon d'appréhender le réel, et moins courante qu'on ne le croit) Marguerite Yourcenar se demande qui viendra, au moment ultime, se tenir à son chevet. Aux vivants, qui pourraient être absents — et ils le furent —, aux morts, dont elle sait qu'ils ne reviendront pas, elle préfère

deux de ses personnages : Zénon et le Prieur des Cordeliers. Ainsi est-elle certaine de s'en aller soutenue par un médecin et par un prêtre.

Au jour lointain, le plus lointain possible, où vous quitterez le « pays voilé » pour celui de « l'ivresse lumineuse », je sais, Madame, qui vous tendra la main. Un ange, assurément, un de ceux dont foisonne votre œuvre, qu'ils soient d'avant ou d'après la chute, d'après, le plus souvent (et le plus beau de tous n'était-il pas celui qu'on nommait Lucifer, « porte-lumière ») ; un de ces anges dévoyés que vous suiviez dans leur dérive, un de ces anges foudroyés dont, au Jugement dernier, on ne pèsera que les larmes ; un de ces adolescents écœurés par la « nausée de vivre », une de ces filles des bars nocturnes, « séraphins dont les plis du costume sont en désordre », un de ces Hells'Angels qui « portent une épée à la place du cœur ». Peut-être sera-ce Pauline Archange, ou Judith Lange, non, je n'invente pas leur nom, peut-être Anna, « ange touché par une secrète pourriture », ou Christopher, ange noir aux cheveux crépus. Tous viendront, oui, même Tim le chien, avec son âme animale enfouie — il y a des anges parmi les chiens — tous vous entoureront, grand-mère Antoinette les dominant de sa grande ombre, grand-mère Antoinette qui vous dira : tout va bien, Marie-Claire, tout va bien. Il ne faut pas perdre courage. Jean le Maigre ne sera plus parmi nous cette année. Mais toi, tu seras toujours là.

Copyright © 1993 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Liliane Wouters, *Réception de Marie-Claire Blais. Séance publique du 8 mai 1993* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : < www.arllfb.be >